

## KAFKA : LA LETTRE AU PERE OU LA LETTRE ARRETEE(\*)

« Passé un certain point il n'est plus de retour. C'est ce point-là qu'il faut atteindre. »(\*\*)

*La lettre au père* n'en finit pas de susciter notre étonnement. Si elle mérite à nouveau d'être revisitée, c'est dans la mesure où elle interroge, au-delà de toute « pathographie », la valeur de vérité que recèle le « symptôme au père » (le sinthome opère); Elle nous oblige à résister à toute interprétation hâtive, et à refuser toute psychologisation simpliste de l'œuvre d'art. Si la lecture du texte de Kafka continue à nous questionner c'est qu'il convoque le lecteur que nous sommes, à la confrontation avec ce point d'énigme que constitue la rencontre entre un fils et un père comme rencontre toujours manquée. L'auteur dans ce texte, cerne à la lettre, et avec cette lettre, ce point de réel, de « Tché » dégagé par J. Lacan dans l'étude du rêve de Freud « père, ne vois-tu pas, que je brûle ». A la suite d'Aristote, la fonction de la « Tché » indique selon J. Lacan que : « la rencontre peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée. » (1)

A l'instar du rêve freudien la lettre révèle tout en la voilant cette rencontre vraiment unique, lieu d'une vérité qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. La lettre au père témoigne de la complexité singulière du nouage des dits-mensions du père que l'auteur construit, déconstruit dans son dialogue de fiction pour tenter de répondre à l'énigme de la fonction paternelle. La mise en abyme de cette question nous conduit, dans la lettre au père, au delà de l'hainamoration qu'elle recèle, au mystère du lien qui unit un père et un fils.

Nous pensons que de nombreux textes de Kafka peut être lus comme une tentative de réponse à la question du lien père/fils (cf. le Verdict, Vacarme, la Métamorphose...).

Mi-novembre 1919 Franz Kafka rédige une longue lettre à son père. Le motif apparent de la lettre concerne l'annulation de son projet de mariage avec Julie Wohryzek.

En 1918 K, encore meurtri de l'histoire avec Felice Bauer rencontre Julie Wohryzek une petite modiste pragoise âgée de 25 ans. Rapidement, Kafka se défend contre son désir, pour ne pas s'engager dans cette nouvelle liaison. Le rapprochement avec cette figure de l'Autre crée très vite chez lui inquiétude, angoisse, insomnie : « je comprends la menace ». En même temps, il est impossible pour Kafka d'envisager une liaison durable en dehors des liens du mariage. Kafka est alors confronté à un véritable dilemme : comment concilier le désir d'une vie en commun avec une femme et le sentiment qu'il éprouve d'être inapte au mariage ? Kafka fait part de son projet de mariage à son père qui exprime alors son irritation pour cette union : il la considère médiocre et pense qu'elle est une insulte à son statut social. Cette opposition renforce les résolutions de Kafka : forcer le destin... mais, rapidement, doutes, contradictions et inhibitions réapparaissent. Il trouve un appartement à louer, mais deux jours avant la date des noces, c'est un autre

acquéreur qui en prend possession : « *ce fut un tournant ; plus rien ne pouvait arrêter les événements; le délai qui m'était cette fois accordé était écoulé, les avertissements que jusqu' alors je n'avais entendu que de loin me hurlaient aux oreilles... je ne fus plus en état de continuer.* » Kafka abandonne son projet de mariage. Il pense à nouveau au suicide. Max Brod l'incite à partir se reposer avec lui à « Schelesen ». C'est là, après quelques jours de silence qu'il rédige la lettre au père.

Nous savons que cette lettre n'arrivera jamais à son destinataire . Elle ne devait jamais être envoyée à son père (mais son père en était-il le véritable destinataire ?). Kafka l'a déposée en juillet 1920 chez Milena Jesenska : « *je t'enverrai demain, chez toi, ma lettre à mon père. Garde-la bien, il pourrait se faire que j'eusse envie de la lui donner. Ne la laisse lire à personne. Et en la lisant, comprends bien tout ce qui est artifice d'avocat car c'est une lettre d'avocat...* » (2)

Dans cette lettre, Kafka évoque son inaptitude au mariage et en impute l'échec à son père et à lui-même : « *mes tentatives de mariage ont donné naissance à la plus grandiose, à la plus prometteuse des tentatives de libération; il est vrai qu'ensuite, le grandiose de l'échec a été à la mesure de l'effort.* » (3)

Le succès de cette lettre dépend de comment le fils réussira à expliquer à son père mais aussi à lui-même l'échec de ses tentatives de mariage. La face signifiante du symptôme, l'échec répété des tentatives de mariage (\*\*\*) vient buter sur la question de la fonction paternelle. Qu'est-ce qui dans la communauté du lien père-fils fait obstacle à la réalisation de cet acte ?

Le mariage est au centre du conflit existentiel qui le traverse. Kafka est confronté au paradoxe suivant : fuir la sphère paternelle, se séparer du père par le mariage, le ramène inéluctablement sur le chemin du père. Confronté à cet impossible dans sa rencontre avec l'Autre sexe, Kafka en appelle au père : le symptôme dans sa dimension de répétition interroge la transmission de la Loi sur son versant symbolique. Le narrateur cherche à comprendre le sens de la loi ou du moins à lui donner un sens, c'est-à-dire à trouver une intentionnalité à la loi qui le fonde dans sa quête de filiation.

La lettre au père prend la forme d'un procès lors duquel l'auteur passe successivement d'un rôle à l'autre; tour à tour procureur, avocat et accusé, père et fils jouant à la fois le rôle d'accusateur, de défenseur et d'accusé. Lors de ce procès le narrateur met en scène le combat douloureux que le fils livre contre les figures du père pour chercher à pénétrer l'énigme mystérieuse de la Loi. La lettre au père témoigne de ce point d'arrêt : quelque chose ne passe pas dans la transmission de la Loi. Ce que le narrateur semble reprocher au père ce n'est pas la tyrannie de la loi mais plutôt de ne pas avoir su la lui transmettre, le laissant ainsi seul exposé à une Loi de jouissance opaque, féroce et arbitraire... reste alors à la charge du fils les traces d'un chiffrage symptomatique dont la lettre fait bord.

Le mariage est le lieu où se cristallise le conflit avec le père. S'il est désiré comme projet, il le renvoie trop fortement à la peur : « *le plus grand effroi de ma vie... l'épreuve la plus inexorable de toutes.* » (4)

Ses tentatives de mariage avortées symbolisent l'échec de sa vie. Kafka construit une image idéalisée du mariage où la dimension du désir, de l'amour et du sexuel semblent absents : « *se marier, fonder une famille, accepter tous les enfants qui naissent, les faire vivre dans ce monde incertain et même les guider un peu, c'est là j'en suis persuadé, l'extrême degré de ce qu'un homme peut atteindre.* » (5)

Dans son journal Kafka n'envisage le mariage que dans l'ascèse sexuelle. La relation sexuelle est souvent associée à la peur, à la honte, au dégoût voire au châtement. Il considère « *le coït comme châtement du bonheur de vivre ensemble.* » (6)

Kafka se remémore un épisode de son adolescence au cours duquel il reproche à son père de ne pas l'avoir informé sur la sexualité. Il fait savoir au lecteur mais de façon relativement allusive, que son père lui conseille de s'initier à la vie sexuelle en fréquentant des prostituées. Cette réponse venue des « temps immémoriaux » constitue pour lui, une marque supplémentaire du mépris de son père : « *ce que tu me conseillais était la plus grande saleté qui se pût se concevoir.* » (7)

Ce qui importe alors à Kafka c'est que son père, dans une sorte d'isolement de la pensée puisse rester en dehors de son conseil, ce qui lui permet, en retour, de le placer dans une position de pureté absolue, d'innocence radicale : « *la pureté du monde finissait donc avec toi et, la boue commençait avec moi.* » (8)

Inhibition -symptôme-angoisse ; Kafka ne peut expliquer son attitude que par une faute ancienne qu'il aurait commise et par le mépris de son père à son égard. Il se sent blessé, humilié, touché - écrit-il - au plus intime de son être, arrêté dans son élan d'adolescent.

Sa rencontre avec Julie Wohryzek réactive le malentendu et vient répéter l'événement douloureux de son adolescence. Kafka est en effet déconcerté par l'incompréhension de son père pour lequel le choix amoureux se réduit à l'attrait pour un corsage : « *je suppose qu'elle a mis quelque corsage choisi avec recherche, comme les juives de Prague s'entendent à le faire, et là-dessus tu l'as épousée.* » (9)

Kafka reproche à son père de ne pas comprendre l'importance de l'acte du mariage comme volonté de « libération de soi-même » et comme « garantie d'indépendance et de liberté. » il éprouve honte et humiliation. Dans la lettre au père l'affect de honte est toujours liée au corps et à la loi : il a honte de son corps chétif et maladroit, il a honte de sa faiblesse, de son impuissance comparée à la vitalité, à la force, à l'adresse paternelle, il a honte de ne pouvoir répondre aux exigences de son père, il se vit comme un fils déshérité. Cet affect de honte contamine en le salissant le nom patronymique : « *la honte que tu m'infligeais ainsi n'était rien pour toi en comparaison de celle que j'aurais infligée à ton nom en contractant ce mariage.* » (10)

Le mariage avec Julie Wohryzek, aurait fait rejaillir de la honte sur son nom propre, sur le nom de son père. Si une des fonctions du mariage est de faire lien entre le nom et le corps, entre le sexuel et le nom, il est aussi le rappel d'une dette de nomination. Ce questionnement concernant le corps, le nom, le sexuel c'est-à-dire la rencontre avec la castration renverse à ce moment du procès, le mouvement de la plainte. Kafka se pose alors la question : « *pourquoi ne me suis-je pas marié ?* » (11)

Le père ne peut plus être le seul responsable de l'échec répété de ses projets de mariage, du moins n'en n'est-il pas le seul obstacle. Kafka resserre les éléments de sa

démonstration : il met alors en tension le mariage comme garantie de l'indépendance et de la plus rigoureuse libération de soi-même et l'égalité d'identité enfin possible entre le père et le fils « *je serais ton égal : ce qu'il y a entre nous de tyrannie de honte ancienne et éternellement nouvelle n'appartiendrait plus désormais qu'à l'histoire.* »(12)

L'égalité émancipatrice souhaitée, se dissout dans un mirage spéculatif ; une force centripète le ramène inlassablement au couplage, au collage imaginaire et paradoxal que pourtant la lettre dénonce. Impuissance du fils qui ne peut rompre le lien avec la figure de ce père privateur qu'il a élevé au rang de maître tout puissant.

Tout au long de sa lettre, Kafka fait monter sur la scène un père imaginaire qui possède la force, la vitalité : « *descendant d'une race rigoureuse* ». Maître tout puissant, être tyrannique, despote, il fait du fils un esclave soumis à une loi insensée, opaque, arbitraire. Le père, revêt une dimension quasi-mythique : « *tout ce que tu me criais était positivement un commandement du ciel.* » (13)

Il se conduit écrit Kafka selon une « nature » quasiment animale. Il le dépeint comme un pédagogue abusif, impulsif, qui juge, condamne, ne respecte pas les commandements qu'il édicte; père transgressif il use de mépris, manie l'ironie. Dans la lettre au père Kafka évoque un souvenir particulièrement angoissant où, très jeune enfant, il se trouve confronté à la volonté de jouissance de ce père mis en position de père-maître et dont la demande insensée a pour effet de produire une véritable déchirure de son être et le plonge dans un non sens absolu : « *une nuit je ne cessai de pleurnicher en réclamant de l'eau, non pas assurément parce que j'avais soif, mais en partie pour me distraire. De violentes menaces répétées plusieurs fois étant restées sans effet, tu me sortis du lit, me portant sur la pawlatsche(\*\*\*\*) et m'y laissas un moment seul en chemise, debout devant la porte fermée. Je ne prétends pas que c'était une erreur... je veux simplement... caractériser tes méthodes d'éducation et leur effet sur moi. IL est probable que cela a suffi à me rendre obéissant par la suite, mais, intérieurement cela m'a causé un préjudice : conformément à ma nature, je n'ai jamais pu établir de relation exacte entre le fait, tout naturel pour moi, de demander de l'eau sans raison et celui particulièrement terrible d'être porté dehors. Bien des années après, je souffrais encore à la pensée douloureuse que cet homme gigantesque, mon père, l'ultime instance, pouvait me sortir du lit la nuit pour me porter sur la pawlatsche, prouvant par là à quel point j'étais nul à ses yeux.* » (14)

Cet incident traumatique, « troumatique » confronte le sujet à un réel inassimilable ; la demande d'eau et l'intervention courroucée du père ne fait pas sens pour le sujet et le marque en retour du sentiment de nullité. L'appel du fils au père ne franchit pas le seuil de la porte. Face à la demande orale insistante et répétée du fils, l'Autre de la Loi se mure dans son silence : « *j'aurais eu besoin qu'on dégagât mon chemin, au lieu de quoi tu me le bouches, dans l'intention louable, certes, de m'en faire prendre un autre.* » (15)

Cette toute puissance du Maître-Père idéal(\*\*\*\*\*) se manifeste également par la dilatation spatiale de son corps dont la seule présence provoque honte et dégoût chez le fils : corps monstrueux du père qui écrase le fils, l'étouffe, le réduit au silence et en vient à recouvrir le monde : « *il m'arrive d'imaginer la carte de la terre déployée et de te voir étendu transversalement sur toute la surface. Et j'ai l'impression que seules peuvent me convenir pour vivre les contrées que tu ne recouvres pas ou celles qui ne sont pas à ta portée. Etant donné la représentation que j'ai de ta grandeur, ces contrées*

*ne sont ni nombreuses ni très consolantes et surtout, le mariage ne se trouve pas parmi elles.» (16) Le corps du père est le lieu d'une jouissance obscène et dévoratrice. Le père manifeste un appétit vorace : « tu avais un puissant appétit et une propension à manger tout très chaud, rapidement et à grandes bouchées, il fallait que l'enfant se dépêchât... tu traitais les mets de boustifaille. » (17)*

Cet appétit chez l'enfant est associé à une sensation de saleté, de répugnance et d'injustice : *« on n'avait pas le droit de ronger les os, toi tu l'avais. On n'avait pas le droit de laper le vinaigre, toi, tu l'avais. L'essentiel était de couper le pain droit, il était indifférent que tu le fisses avec un couteau dégoûtant plein de sauce... » (18)*

Cette sexualisation jouissive de la figure du père provoque en retour chez le fils la peur d'être dévoré. Elle renvoie à la figure de Chronos, représentation d'un père mythique archaïque qui dévorait ses enfants, avatar de la figure de l'*urvater* freudien : transsubstantiation du corps et de la personne du père qui délivre la loi, figure d'un père imposteur, jouisseur, hors castration, qui ne se soumet à aucune loi en dehors de celle qu'il édicte. Le monde du fils écrit Kafka « se trouvait partagé en trois parties : l'une, celle où je vivais en esclave, soumise à des lois qui n'avaient été inventées que pour moi et auxquelles par-dessus le marché je ne pouvais satisfaire sans savoir pourquoi ; une autre, qui m'était infiniment lointaine, dans laquelle tu vivais, occupé à gouverner, à donner des ordres, et à t'irriter parce qu'il n'étaient pas suivis ; une troisième, enfin, où le reste des gens vivait heureux, exempt d'ordres et d'obéissance. » (19)

La Loi paternelle lui semble impénétrable. C'est une Loi surmoïque qui condamne, qui châtie, qui se manifeste dans la violence de l'interdit ou dans l'exhortation à une jouissance transgressive. Face à son arbitraire Kafka s'interroge : il cherche à répondre à ces exigences contradictoires dont le sens lui échappe. Ses tentatives de justification, les essais de se faire reconnaître par cette Loi échouent. Il tente d'en déchiffrer le sens mais en vain. Le monde devient alors angoissant, opaque, incertain.

Le souhait « voulu » d'une égalité d'identité père/fils par l'acte du mariage le ramène à la question de la transmission et de son impasse : Kafka ne peut se séparer de cette image idéalisée et haïe du père ; il est confronté à l'incapacité de symboliser par un meurtre symbolique cette figure totalitaire, totalisante du père imaginaire. Kafka ne peut quitter sa place de fils. Comme l'enseigne P. Legendre, la permutation symbolique des places ne peut s'effectuer : un homme ne devient père qu'en cédant sa place de fils à son fils. Cette translation se paye d'une perte, d'un réaménagement de place. L'égalité d'identité entre le père et le fils est impossible car le père comme figure de l'altérité crée une dissymétrie qui rend le fils différent et le fait entrer ainsi dans l'ordre du partage et de la succession. Le narrateur butte sur la problématique paternelle il reste un fils, fils de personne sans héritage, orphelin. Kafka se décrit sans passé, sans avenir, vivant dans un présent incertain. La pensée d'être le père d'un fils qui lui ressemble lui est insupportable : « une répétition est inconcevable. » (20)

Kafka cite à nouveau cette phrase extraite de son roman « le Procès » : « *il craint que la honte ne lui survive.* » Ainsi, la mort comme figure absolue de la castration ne peut effacer la rémanence de la honte et de la culpabilité. Kafka souffre de ne pouvoir résoudre le paradoxe de la paternité et du mariage : « le mariage est l'acte le plus grand, celui qui garantit l'indépendance la plus respectable, mais celui qui est le plus

étroitement lié à toi. Il y a quelque chose de fou à vouloir sortir de là, et chacune de mes tentatives est punie de folie. » (21)

Il reste à la fois dépendant et isolé (la fonction paternelle ne délimite pas un espace de séparation suffisamment repérable), attaché mais sans lien (Kafka reproche à son père de ne lui avoir enseigné de la tradition juive qu'une mécanique vide de sens où l'herméneutique du texte et de la Loi se réduit à la répétition de rituel mondain qui ne fait pas lien avec la communauté et la tradition.) Faute d'un appui symbolique que le narrateur cherche mais ne trouve pas, « *la belle image de l'égalité* » s'effondre, le laissant prisonnier d'une loi surmoïque : « *pour en arriver là (devenir un fils libre, innocent et droit, reconnaissant) il faudrait précisément que tout ce qui a eu lieu fût nul et non advenu, c'est-à-dire que notre existence elle-même fût biffée d'un trait.* » (22)

En déroulant les motifs de cette longue plainte « *intentionnellement traînée en longueur* » Kafka avance sur le chemin d'une vérité jusque là inavouée : « *je suis, de toute évidence, inapte spirituellement au mariage... à l'instant même où je décide de me marier, je ne peux plus dormir, j'ai la tête en feu jour et nuit, ce n'est plus une vie, je suis désespérément ballotté de tout côté.* » (23)

L'imminence de la réalisation de l'acte de se marier fait émerger des préoccupations hypocondriaques et l'affect d'angoisse : « *beaucoup plus importante est la peur (l'angoisse ?) que j'éprouve pour moi.* » (24)

Kafka à ce moment là de son explication associe la possibilité de se marier à l'entrée dans la folie : « *vas donc te marier sans devenir fou !* » (25)

Il repère très bien que la rencontre avec l'Autre sexe dans les liens du mariage menacerait son activité d'écriture : « *j'ai déjà indiqué que grâce à mon activité littéraire et à tout ce qui s'y rattache, j'ai fait, sans obtenir qu'un succès limité, de petits essais d'indépendance et de fuite qui, beaucoup de choses me le confirment, n'auront guère de prolongements. Mais malgré tout j'ai le devoir de veiller sur eux, ou pour mieux dire, ma vie consiste à veiller sur eux, à les préserver de tout danger contre lequel je puis les défendre, et même de toute éventualité de danger. Le mariage comporte une telle éventualité... face à ce problème il me faut renoncer.* » (26)

La réponse du père imaginée par Kafka face aux doléances du fils opère un nouveau renversement dialectique ; le narrateur en vient alors à réfuter ses propres accusations : « *quand tu as voulu te marier, tu voulais en même temps ne pas te marier, tu le concèdes toi-même dans cette lettre, mais pour ne pas avoir d'efforts à faire, tu désirais que je t'aidasse à faire échouer ton mariage...* » (27)

Kafka témoigne avec une ironie feinte qu'il n'est pas totalement dupe du caractère spécieux de l'argumentation construite : « *tu te décharges de toute faute et de toute responsabilité ... tu utilises encore cette lettre comme telle pour vivre en parasite sur moi.* » (28)

Dans l'échec répété de ses tentatives de mariage, Kafka reconnaît en partie que sa responsabilité de sujet est engagée : « *ta méfiance à l'égard des autres, n'égale la méfiance de moi-même, dans laquelle j'ai été élevé par toi.* » (29)

La conclusion de la lettre atteste une certaine reconnaissance du fils vis à vis des raisons du père : « *le sentiment exclusif ressenti par l'enfant est remplacé en partie par une certaine connaissance de notre détresse à tous les deux* » (30) mais en même temps persiste une certaine insistance sur les raisons du fils qui l'ont conduit à la rédaction de

*cette lettre : « il me semble qu'on arrive malgré tout à un résultat approchant d'assez près la vérité pour nous apaiser un peu, et nous rendre à tous les deux la vie et la mort plus facile. » (31)*

Kafka a la conviction profonde que ce n'est pas seulement la « faillite » du père qui lui interdit l'acte du mariage. Il témoigne bien dans cette lettre que son être est marié avec l'écriture comme lieu sinthomatique de rencontre et d'accès avec le réel. Dans une notation de son *Journal* restée célèbre Kafka écrivait « je ne suis que littérature et ne peux ni ne veux être rien d'autre » (Beckett, en évoquant son désir d'écrire disait : « bon qu'à ça »). Mariage et écriture s'excluent mutuellement. Comme il le note dans sa lettre, entre le « tout » idéalisé du mariage et le « rien », le narrateur « choisit » le rien. Ce questionnement récurrent des dits-mension du père et l'impossibilité d'accéder au mariage comme figure de l'Autre, renseigne sur comment l'écriture comme quart élément soutient le Nom-du-Père : « c'est en tant que le Nom-du-Père est aussi le Père du Nom que tout se soutient ; ce qui ne rend pas moins nécessaire le symptôme » (32) Nous savons que c'est avec la lettre, les lettres prélevées sur son patronyme que Kafka donnera corps aux personnages de ses romans et nouvelles. Par cet artifice d'écriture Kafka ne cherche-t-il pas à soutenir l'édifice du Nom-du-Père dont « les armes » écrivait-il lui faisaient douloureusement défaut ?

Hervé Lassalle Psychanalyste.

## Bibliographie :

(\*) Ce titre m'a été proposé par mon collègue psychanalyste Georges Hanoun, lors de nos échanges sur la lettre au père de Kafka.

(\*\*) Franz Kafka, *Réflexions sur le péché, la souffrance, l'espérance et le vrai chemin*, Rivages poche/Petite Bibliothèque.

(1) J. Lacan, *le séminaire, livre XI, les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, éd. Seuil, Paris, 1973, pp.53-59.

Un père vient de perdre son fils ; le fils repose sur son lit, dans la chambre mortuaire. Il est veillé par un vieillard. Le père, assoupi dans la pièce à côté, fait le rêve suivant : son fils s'approche de lui, le regard plein de reproche et profère cette phrase : « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » C'est un rêve terrifiant qui ne peut que réveiller le rêveur. De façon concomitante, dans la pièce à côté, la chandelle était tombée, avait mis le feu aux draps et avait commencé à brûler le corps de l'enfant... rencontre avec un réel qui se dérobe.... Au-delà de la culpabilité du père qui n'a pas vu et pu sauver son fils de la mort, Lacan commente ce rêve en mettant l'accent sur la rencontre manquée entre un père et un fils ; entre un fils et un père. Le père ne rencontre pas plus le fils que le fils ne rencontre le père ; c'est toujours raté ; manque, à la rencontre du père, manque, à la rencontre du fils.....le malentendu est de structure ; il est logé au cœur même de la transmission.

- (2) Franz Kafka, lettres à Milena, Gallimard, coll. L'Imaginaire, Paris, p.81. La lettre au père ne sera pas remise à son destinataire, mais à Ottla sa sœur cadette ( « celle qu'il chérit le plus » ) qui la lira.
- (\*\*\*) Juin 1914, premières fiançailles avec Felice bauer, juillet 1917, re-fiançailles avec Felice Bauer, décembre 1917 rupture définitive. Mai 1919, fiançailles avec Julie Wohryzek, puis rupture fin 1919.
- (3) Franz Kafka, lettre au père, folio/Gallimard, p.76.
- (4) Ibid., p.76.
- (5) Ibid., p.79.
- (6) Franz Kafka, Journal, les cahiers rouges, Grasset, p.309 : « le coût considéré comme châtement du bonheur de vivre ensemble. Vivre dans le plus grand ascétisme possible, plus ascétiquement qu'un célibataire, c'est pour moi l'unique possibilité de supporter le mariage. Mais elle ? »
- (7) Lettre au père, p.82.
- (8) Ibid., p.83.
- (9) Ibid., p.84.
- (10) Ibid., p.86.
- (11) Ibid., p.88.
- (12) Ibid., p.89.
- (13) Ibid., p.23.
- (\*\*\*\*) Le balcon qui fait le tour de la cour intérieure dans les maisons d'Europe centrale.
- (14) Ibid., p.16-17. Il conviendrait d'examiner ultérieurement la nature, la fonction et la particularité de ce souvenir écran dans sa relation à l'écriture du fantasme \$ <> a comme non réponse au S(A).
- (15) Ibid., p.17.
- (\*\*\*\*\*) Serge Lesourd, Comment être un fils? Exigences de l'adolescent posées à la pratique psychanalytique, in : Crises 1 adolescence, ed. Arcane, 1999, pp.11-26 : " *L'oeuvre de Kafka peut entièrement être lue comme cet appel au père, à ce père particulier, celui de l'adolescent: Père qui doit être le maître tout en étant destitué de cette place, Père qui doit accepter de perdre cette place de père potent. L'oeuvre de Kafka doit s'entendre dans sa poignante même, comme un appel au sacrifice, seul capable de lier le père au fils, sacrifice du père potent, meurtre déjà toujours réalisé* "
- (16) Ibid., p.90.
- (17) Ibid., p.17.
- (18) Ibid., p.24.
- (19) Ibid., p.25.
- (20) Ibid., p.92.
- (21) Ibid., p.90.
- (22) Ibid., p.90.
- (23) Ibid., p.88.
- (24) Ibid., p.92
- (25) Ibid., p.95.
- (26) Ibid., p.92-93
- (27) Ibid., p.97.
- (28) Ibid., p.96, p.98.
- (29) Ibid., p.98-99.
- (30) Ibid., p.27.
- (31) Ibid., p.99.
- (32) J. Lacan, le séminaire, livre XXIII, le sinthome, seuil, Collection Champ Freudien, paris 2005, p.22.

